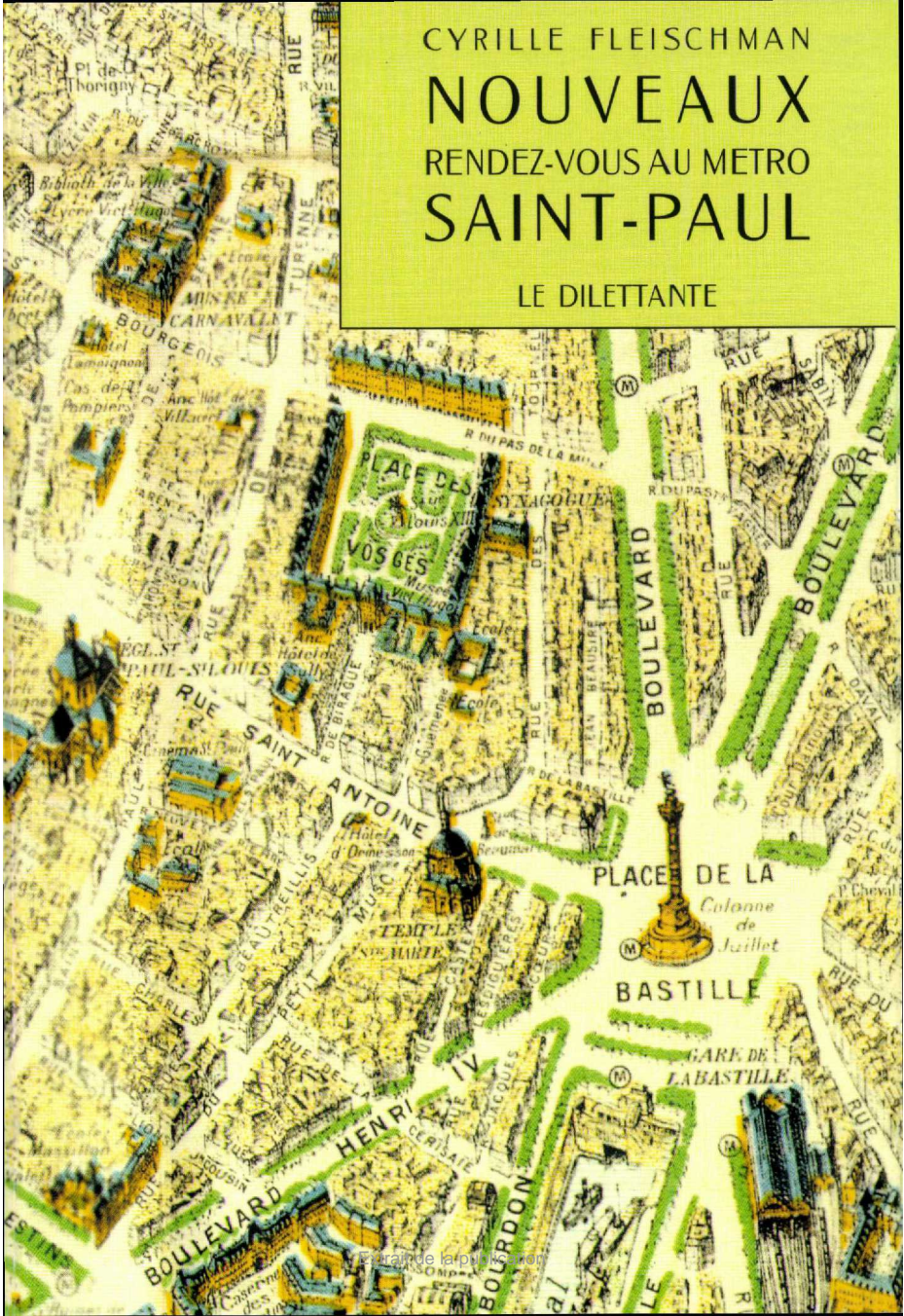


CYRILLE FLEISCHMAN
NOUVEAUX
RENDEZ-VOUS AU METRO
SAINT-PAUL

LE DILETTANTE



Cyrille Fleischman

*Nouveaux
Rendez-vous
au métro Saint-Paul*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
À Danielle, bien sûr.

© Le Dilettante
ISBN 978-2-84263-534-3

L'adieu à Monsieur Trouville

En faisant une complication d'on ne savait quelle maladie, Brandfleck était mort en laissant un ennemi insatisfait.

Bien sûr, Trotzkind se répétait, pour lui tout seul, ce qu'il aurait dû dire et redire à Brandfleck, quand l'autre avait refusé de venir au mariage de sa fille. Mais ce n'était pas la même chose.

Que s'était-il passé d'ailleurs qui avait pu provoquer cette brouille terrible ?

C'était simple : en juillet 1953, Brandfleck était parti en vacances quelques jours *avant* le mariage, et il n'avait *pas* fait l'honneur à Trotzkind d'assister à la cérémonie. Depuis, la fille de Trotzkind avait eu des enfants, des petits-enfants... Mais à quatre-vingts ans, des années

après l'offense de cette année-là, Trotzkind ne désarmait pas, et la disparition de Brandfleck avait été pour lui un autre affront : on l'avait privé de sa raison de vivre, qui était d'en vouloir à Brandfleck.

Ah ! pour ça, il lui en voulait !

Une noce magnifique rue des Tournelles, une réception splendide dans une si belle salle, et ce voyou de Brandfleck, son voisin, son ami de toujours, avait juste choisi ce moment-là pour partir à Trouville. Quelle honte !

Quand Brandfleck était encore vivant et, pendant une vingtaine d'années, il avait eu la satisfaction, à chaque fois qu'il le croisait dans l'escalier ou dans la rue, de le regarder bien en face pour lui dire :

– Un bonjour, je donne pas à « Monsieur Trouville » !

L'autre haussait les épaules ou faisait semblant de rien, mais Trotzkind sentait bien que ça ne lui faisait pas plaisir. Or, maintenant que Brandfleck n'était plus là, Trotzkind n'avait plus personne à détester dans le quartier, et il commença à se laisser mourir lui-même.

Jusqu'au jour où il reconnut la haute silhouette de Brandfleck, au jardin, place des Vosges. Comment était-ce possible ? Max Brandfleck était mort depuis au moins six mois.

Pourtant il était assis sur un banc, en train de lire *Unzer Wort*, le journal yiddish, exactement à la même place qu'avant.

C'était incroyable, mais Trotzkind avait vu beaucoup de choses incroyables dans sa vie, et il n'avait peur de rien. Il s'approcha et donna un coup avec sa main dans le journal :

– Max ? demanda-t-il.

Brandfleck leva la tête, plia calmement *Unzer Wort* en huit, et mit le tout dans la poche de son pardessus :

– Exactement moi, dit-il en se levant. Je m'étonne un petit peu : tu m'appelles plus « Monsieur Trouville » ? Ça, c'est une bonne nouvelle.

Il avait un ton qui ne plut pas à Trotzkind :

– Max, tu continues à rigoler de moi, hein ?

L'autre fit un signe évasif, et s'éloigna, son journal plié dépassant de la poche de son manteau beige. Trotzkind courut après lui, et attrapa son bras :

– *Mon cher ami*, comme on dit en français, cette fois, tu vas pas partir sans écouter ce que j'ai à dire d'important, de *très* important.

Brandfleck se retourna, et fit face avec un sourire goguenard :

– J'écoute. Si ça peut te faire du bien, moi ça me dérange pas. Qu'est-ce qu'il y a de si impor-

tant que tu me casses les pieds encore maintenant ?

Trotzkind hocha la tête, et le força à se rasseoir sur le banc :

– Premièrement, dit-il, tu aurais pu fermer ton magasin *après* le 14-Juillet. Deuxièmement, même si tu avais fermé, et si tu étais parti à Trouville en avance, tu aurais pu prendre le train – en changeant à Lisieux, ou en direct –, et venir à Paris juste pour me faire plaisir. Troisièmement, si tu pouvais *vraiment* pas venir, un télégramme de la poste de Trouville tu pouvais envoyer. Quatrièmement, tu aurais sûrement pu éviter d’attraper froid en mettant un bon pull-over, et tu aurais pas fini à Bagneux avant moi !

Brandfleck fit une grimace :

– En quoi je suis responsable ?

Trotzkind leva les yeux vers les arbres derrière le banc :

– En quoi il est responsable, *il* me demande ?

À cet instant, un habitué du jardin des Vosges qui passait derrière lui tapa sur son épaule. Trotzkind sursauta et se retourna :

– Qu’est-ce que vous voulez ?

L’autre sortit son mouchoir machinalement, et s’essuya le nez avant de répondre :

– Rien. Je vous ai vu parler en l’air, alors je

me suis dit que j'allais vous dire un petit bonjour en passant. Comment ça va chez vous ?

Il ne semblait pas voir Brandfleck assis sur le banc et Trotzkind n'insista pas pour le présenter.

– On se plaint pas, répondit-il évasivement. Et chez vous ?

Le passant lui fit à peu près la même réponse. Constatant que Trotzkind n'avait pas envie de faire une longue conversation, il s'éloigna bientôt. Trotzkind se rapprocha encore du banc où Brandfleck avait repris sa lecture d'*Unzer Wort*. Il tapa à nouveau entre les pages largement déployées.

– J'ai pas fini avec toi !

Brandfleck leva la tête en haussant les sourcils :

– Quoi encore ?

– Tu sais quel orchestre il y avait à la noce de ma fille ? Sept musiciens ! Les mêmes qu'à l'Hôtel Moderne, quand on y avait été pour le bal de notre société.

Brandfleck parut intéressé :

– Avez Izzik, le chef d'orchestre ?

– Exactement. Et avec aussi Sonia la chanteuse. Celle qui est morte maintenant, à peu près comme toi, et qui chantait tellement bien que j'ai gardé son disque à la maison.

– Un bon disque ? s'intéressa Brandfleck.

– Un disque avec beaucoup plus de tours que tous les disques modernes. Malheureusement, aujourd'hui ils font plus d'appareils pour écouter ces musiques-là.

Il se reprit :

– Autre chose maintenant : *pourquoi* tu es parti à Trouville, et *pourquoi* tu es pas venu à la noce de Fanya ?

– Arrête ! Ça, tu m'as demandé mille fois. J'avais envie de me reposer. Voilà. C'est tout.

– Tu devais juste te reposer le dimanche du mariage ? Tu pouvais pas au moins attendre d'être mort pour te reposer comme tu dis ?

Brandfleck soupira. Trotskind lui cassait les pieds. Il rangea à nouveau son journal et se leva :

– Je rentre à Bagneux.

Là, Trotskind se fâcha vraiment. Il agrippa la manche du pardessus :

– J'ai pas fini ! *Pourquoi* – je demande *pourquoi* ? – pendant des années tu n'étais pas fatigué début juillet, et tu partais en vacances seulement *fin* juillet ?

– Les choses changent, se contenta de répondre Brandfleck, en essayant de dégager son bras.

– C'est pas une réponse. Donne-moi la vérité, je te laisserai pas partir autrement.

Brandfleck soupira :

– La vraie vérité ? Je vais te la dire : depuis toujours j'ai détesté les réceptions où on a une cravate qui sert votre cou, où on mange mal parce qu'on n'a pas faim, où on vous met à table avec des gens à qui vous avez rien à dire, où on est content de rentrer chez soi le plus vite possible. En deux mots, j'aime pas les mariages ! Même à *mon* mariage j'aurais préféré pas aller, alors, à celui de ta fille... Quand tu as annoncé que ce serait en juillet, j'en ai profité pour partir en vacances plus tôt. Voilà, tu sais la vérité exacte ! Il y avait rien contre toi, là-dedans, je te jure. Je dis plus : *excuse-moi*.

Trotzkind sentit que c'était sincère. Il ne pouvait plus lui en vouloir. Mais son meilleur ami était là, à côté, sans être vraiment là, et ça c'était terrible !

Brandfleck annonça qu'il devait maintenant rentrer au cimetière de Bagneux. Trotzkind lâcha la manche du pardessus de Brandfleck qui resta froissée. Il était désespéré. Il oublia presque l'histoire du mariage, tandis que Brandfleck, avec son vieil *Unzer Wort* dans la poche de son pardessus, se mettait à marcher à

reculons vers une des grilles du jardin pour s'effacer tout à fait.

Quand il eut disparu, Trotzkind se mit à le détester à nouveau. Vraiment. Sauvagement.

Parce que l'autre était mort. Parce que la mort ce n'était pas juste. Parce qu'un ami lui manquerait pour toujours.

Gagneur

On était en décembre. Il neigeait rue des Tournelles et Ilek Wartenman partait le surlendemain à Berck pour ses vacances d'été.

Était-ce le moment d'aller à la plage ? Peut-être pas, mais en juillet-août son patron lui avait demandé de rester à Paris parce que le magasin était en travaux et qu'il avait besoin de lui pour surveiller les peintres. En septembre, il y avait eu Roch Hachana, puis Kippour, et il n'avait pas voulu s'éloigner. En octobre, le patron s'était cassé le pied en ratant un chien. En novembre, il n'était pas encore remis, et maintenant, fin décembre, tout était possible. Ilek pourrait partir.

La neige, qui au début de la journée fondait tout de suite, commençait à recouvrir cet

après-midi la chaussée et les trottoirs. Il n'y avait pratiquement pas de circulation.

Ilek regardait à travers la vitrine. Même avec le chauffage central il avait froid.

Derrière lui le patron parlait à un représentant, pendant que la concierge qui remplaçait la femme de ménage faisait la poussière dans les rayonnages. Le représentant vantait les sports d'hiver et, quand le patron lui dit que son vendeur partait le lendemain à la plage à Berck pour dix jours, le représentant se mit à rire comme si c'était une blague. Wartenman haussa les épaules en continuant à regarder la neige tomber.

Il se posa la question de savoir si à Berck-Plage il pouvait neiger aussi. Tant pis, après tout.

– Vous rêvez, Ilek ? demanda le patron en lui tapant sur l'épaule. Vous vous voyez déjà en maillot de bain, en train de faire des bonshommes de neige ?

Wartenman sursauta.

Le représentant, que le patron avait accompagné jusqu'à la porte, leva le col de son pardessus. Il fit un petit signe amical et partit sous les flocons qui tourbillonnaient.

Le patron regagna le fond du magasin pour inspecter les rayonnages où étaient stockées les

pires de tricots de laine. Il se mit à siffloter. Il aimait bien ce genre de temps.

Ilek resta là à observer la rue. Il n'y aurait pas beaucoup de monde aujourd'hui. Les gens venaient surtout le lundi et avec un temps pareil, ce vendredi serait calme. Il regarda avec curiosité un taxi s'arrêter devant la vitrine. Un petit bonhomme en manteau vert en descendit et fila droit vers le magasin. Il le connaissait vaguement, l'autre avait une boutique de détail et passait de temps en temps.

S'il n'avait pas fait un temps pareil, la visite de ce type n'aurait pas surpris Wartenman. Là, en lui tenant la porte, il ne put s'empêcher de dire :

– Vous en avez du courage de venir nous voir aujourd'hui !

Le patron arriva du fond du magasin, serra la main du client et ajouta, en montrant Ilek du doigt :

– Vous avez *moins* de courage que mon vendeur ! Il part dimanche en vacances à Berck-Plage ! En plein hiver ! Lui, c'est un *schlémazel* total, vous, au moins, vous venez faire un réassort pour les jacquards, non ?

– Qui parle de jacquards ? s'exclama le client. Je viens vous apporter quelque chose.

– Qu'est-ce que vous rapportez ? demanda le patron, inquiet.

– Rien qui concerne le travail ! Soyez pas énervé comme ça, vous allez attraper un ulcère à l'estomac ! Voilà : ma fille chante, alors j'ai loué une salle. Je réserve les billets à tous les fournisseurs, à tous les amis. J'ai gardé deux billets pour vous et votre femme. Ça vous plaira, c'est de la musique classique : Brahms, Beaumarchais, Mozart, est-ce que je sais, moi ?

Le patron prit les deux feuillets roses, les examina, les tourna d'un côté, de l'autre, et finalement les rendit :

– Excusez-moi, mais j'ai les oreilles malades. J'entends pas bien la musique trop classique, c'est plus de mon âge.

Le client haussa les épaules et se tourna vers Ilel :

– Et vous ? Tenez, faites-moi plaisir, prenez ces deux billets. Je vous fais, comme vous n'êtes pas un patron, demi-tarif, étudiant. Venez dimanche !

Il tendit les billets à Wartenman, qui à son tour les examina. Ils étaient roses, imprimés en noir et portaient deux grands chiffres surajoutés au crayon bleu. À ce qu'il pouvait en juger, c'étaient de vrais billets. Mais qu'est-ce qu'il

pouvait en faire, puisqu'il partait en vacances ?
Il le dit au client qui ne le laissa pas quitte :

– Vous n'avez qu'à partir plus tard. Prenez les billets. Autrement je croirai que c'est exprès pour me vexer.

Le patron, qui ne voulait pas de problèmes, interpella son vendeur :

– Ilek, vous devriez partir un autre jour.

Il fit deux pas vers le client :

– La maison va faire un effort : je prends un billet demi-tarif pour mon vendeur.

Le client empocha les quelques sous, sans vérifier, regarda sa montre et dit au revoir. Ilek le regarda courir dans la neige.

Partir en vacances d'été seulement lundi prochain au lieu de dimanche le perturbait un peu, mais il ne ferait pas de tort à son patron.

La concierge arriva de l'arrière-boutique avec deux verres de thé. D'habitude c'était lui qui faisait le thé avec un sachet neuf. Là, le patron avait donné des ordres à la concierge pour qu'elle prenne le vieux sachet d'hier.

– Buvez chaud, ricana de loin le patron. Pour prendre des réserves quand vous serez à la mer en train de geler ! Heureusement, avant de mourir frigorifié vous aurez au moins vu dimanche un spectacle d'imbéciles amateurs. À mon compte d'ailleurs.

– Merci, répondit poliment Ilek, toujours installé devant la vitrine à regarder la neige tomber.

Il porta le verre à ses lèvres en croquant un demi-sucre. Les flocons empêchaient de bien voir ce qui se passait dans la rue des Tournelles, mais il reconnut quand même sur le trottoir d'en face la silhouette du bossu qui vendait des billets de la Loterie nationale.

Il lui avait pris un billet la semaine dernière. Si le marchand avait fait le déplacement par ce temps, c'était qu'il venait montrer la liste. Peut-être y avait-il un numéro de remboursé ? Ilek n'avait pas l'ambition de *gagner* un lot, mais un billet *remboursé*, ç'aurait été formidable ! Le marchand traversa la rue et entra, couvert de neige, en annonçant :

– Attention les cardiaques ! J'ai une bonne nouvelle pour ici !

Le cœur d'Ilek battit plus fort. Le marchand avait l'habitude de noter les numéros qu'il vendait aux clients réguliers. Il se passait quelque chose donc ! Son pouls s'accéléra tant qu'il posa son verre de thé sur le plateau de la vitrine :

– J'ai... gagné ? demanda-t-il en tenant la porte.

– Non, pas vous ! Le patron ! s'exclama le

vendeur de billets en enlevant ses lunettes pour mieux voir la liste.

Ilek respira mieux. Il était soulagé. Son cœur reprit un rythme normal. Il souleva avec assurance son verre de thé pâle.

Après une journée avec beaucoup de perturbations, le monde était à nouveau, pour lui, à l'endroit.

Il partirait en vacances d'été lundi prochain. Dans le froid. À Berck-Plage. Avec son moral habituel. Celui d'un homme gentil et serviable. D'un homme qui faisait toujours ce qu'on attendait de lui. D'un homme qui ne contrariait même pas le sort.

Et il irait peut-être au paradis plus tard. Peut-être pas.

